

Dixième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : 1 R 17, 17-24 ; Ga 1, 11-19 ; Lc 7, 11-17

Dans la péricope de saint Luc qui a été lue, nous voyons Jésus ressusciter le fils d'une femme, comme ce fut le cas dans l'épisode d'Élie. La démarche est la même pour Élie qui ressuscite le fils de son hôtesse, et pour le fils de la veuve de Naïm. Si ce n'est que, pour obtenir la résurrection, Élie prie : « Mon Dieu, je t'en supplie, rends la vie à cet enfant », alors que Notre Seigneur l'obtient par sa puissance : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi. ». Il fallait que l'origine divine de la mission d'Élie soit authentifiée aux yeux de la femme. La mission prophétique de Jésus elle aussi était par le miracle authentifiée aux yeux des Juifs.

Le Seigneur – comme Élie – rendit l'enfant ressuscité à sa mère. Écoutons le commentaire qu'en fait notre vénéré Père Dom Guéranger :

« Une mère éplorée conduit le deuil de son fils unique, et sa douleur est inconsolable. Jésus est touché de compassion ; il arrête le convoi ; sa main divine touche le cercueil ; et sa voix rappelle à la vie le jeune homme dont le trépas avait causé tant de larmes. L'écrivain sacré insiste pour nous dire que Jésus le rendit à sa mère. Quelle est cette mère désolée, sinon la sainte Église qui mène le deuil d'un si grand nombre de ses enfants [morts par le péché] ? Jésus s'apprête à la consoler. Il va bientôt, par le ministère de ses prêtres, étendre la main sur tous ces morts ; il va bientôt prononcer sur eux la parole qui ressuscite ; et l'Église recevra dans ses bras maternels tous ces fils dont elle pleurait la perte, et qui seront pleins de vie et d'allégresse. », fin de citation.

Ce miracle sur le fils de la veuve de Naïm prélude donc à un grand acte de Notre Seigneur.

Jésus, en effet, suspendu à la Croix et voyant son disciple bien-aimé, dit à sa propre mère : « Voici ton fils. » Au moment ultime et solennel de sa vie, il confie saint Jean à Marie – sa propre mère – de sorte que celle-ci reçoit le disciple bien-aimé comme son fils, en échange – pour ainsi dire. Le disciple bien-aimé de Jésus représente les fidèles – tous les fidèles et chacun d'eux. Notre Seigneur rend à la nouvelle Ève le fils que le péché lui avait fait perdre, et pour cela, lui-même accepte la souffrance et la mort. La mission du Verbe incarné consiste à ressusciter à la vie de la grâce, en vue de la gloire céleste, les hommes morts par le péché, et de les rendre à leur mère Marie, qui « contient et représente l'Église ».

Le Seigneur rend à sa propre mère un fils vivant. Sa mission consistait à nous rendre à Marie, à notre Mère du ciel, et par elle à nous confier à notre mère l'Église. Il rend la vie de la grâce à tous les hommes, en nous donnant à Notre Dame et à l'Église en vue d'une génération renouvelée – dans un travail d'enfantement dont parle l'épître de saint Paul aux Romains. « Nous le savons, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. » « Dieu qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, dit encore saint Paul, donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. ».

À leur tour, la mission de Marie et de l'Église est de faire de nous des images du Fils par excellence, de sorte qu'étant « morts au péché, nous vivions pour Dieu dans le Christ Jésus. », ainsi que le dit saint Paul dans l'épître aux Romains. Saint Paul ajoute ce précepte : « Offrons-nous à Dieu comme des vivants revenus de la mort, et faisons de nos membres des armes de justice au service de Dieu. » Et encore : « Comme le Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, vivons nous aussi dans une vie nouvelle... celle du Christ ; ainsi nous lui serons configurés de sorte qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères » ressuscités (8, 29)

Lorsque Notre Seigneur rendit Jean à sa mère, Notre Dame, son œuvre extérieure était terminée –, « Tout est achevé ! », dit-il. Mais il lui restait une chose à faire : se rendre à son Père. Saint Jean décrit la mort de Jésus par ces mots : « Il remit son Esprit » à son Père. C'est saint Paul qui nous donne la clef ultime de la Passion et de la Résurrection, lorsqu'il écrit dans la première lettre aux Corinthiens (1Co 15, 28) : « La mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection. Tous meurent en Adam, tous revivront dans le Christ. Puis ce sera la fin, lorsque le Christ remettra la royauté à Dieu le Père... et lorsque toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra au Père, afin que Dieu soit tout en tous. » Notre Seigneur nous confie à Marie et à l'Église, et lui se soumet à son Père.

C'est dans cette belle et profonde perspective que se situe toute notre vie avec ses joies et ses épreuves.

Saint Paul écrivait aux Galates [2e lecture] : « Dieu m'avait mis à part dès le sein de ma mère, et dans sa grâce il m'avait appelé. Un jour, il a trouvé bon de me révéler son Fils, pour que moi je l'annonce parmi les nations païennes. » Nous sommes comme saint Paul, tous appelés, dès le sein de notre mère l'Église – autrement dit, dès le baptême – tous appelés « à annoncer le Fils de Dieu parmi les nations païennes » qui nous entourent aujourd'hui de toutes parts, afin que sèchent les larmes des mères qui pleurent sur leurs enfants égarés, afin que sèchent les larmes des chrétiens persécutés qui perdent leurs enfants au Moyen-Orient, en Inde et ailleurs. Annonçons le Fils de Dieu parmi les nations païennes qui nous entourent aujourd'hui de toutes parts, afin le Cœur immaculé de Notre-Dame et l'Église soient consolés, et « que Dieu soit tout en tous ».

Puisque se trouvent ici un bon nombre de mères de familles, qu'on me permette pour finir de citer encore le grand et saint contemplatif qu'était Dom Guéranger. Il mentionne d'abord les pleurs de la veuve de Naïm qui vient de perdre son fils ; il fait ensuite un parallèle avec les larmes de sainte Monique qui pleurait à cause de la vie dissolue que menait son fils Augustin – le futur saint Augustin. Par sa douloureuse prière, Monique a mérité de voir son fils Augustin se convertir, accueillir la grâce et devenir le grand Docteur de l'Église d'Occident. La pensée de Dom Guéranger, vous le verrez, est très actuelle. Elle souligne un aspect du juste féminisme, qui n'existe que dans l'Église :

« Ô mère [sainte Monique], écrivait-il, illustre entre toutes les mères, la chrétienté honore en vous l'un des types les plus parfaits de l'humanité régénérée par le Christ. Avant l'Évangile, durant ces longs siècles où la femme fut tenue dans l'abaissement, la maternité ne put avoir qu'une action timide et le plus souvent commune sur l'homme ; son rôle se borna pour l'ordinaire aux soins physiques ; et si le nom de quelques mères a triomphé de l'oubli, c'est uniquement parce qu'elles avaient su préparer leurs fils pour la gloire passagère de ce monde. On n'en rencontre pas dans l'antiquité profane qui se soient donné la tâche de les enfanter au bien, de s'attacher à leurs pas pour les soutenir

dans la lutte contre l'erreur et les passions, pour les relever dans leurs chutes ; on n'en trouve pas qui se soient vouées à la prière et aux larmes continuelles pour obtenir leur retour à la vérité et à la vertu. Le christianisme seul a révélé à la mère et sa mission et sa puissance. » Amen.